

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Mes Poupées. Un anniversaire. L'embonpoint d'Hamlet, d'après les récents travaux de la critique allemande. Charles Perrault et les Contes des Fées—A propos de Cendrillon. Une Vocation. Ombres célèbres. Marie la Modeste, feuilleton. Mandarins, Ohifon. L'Actualité, etc.

UN TELEGRAMME DU DR. BLUNT.

La compagnie du chemin de fer "Southern Pacific", nous communique la dépêche suivante, envoyée hier soir à l'agent de la Compagnie, par le Dr W. F. Blunt, officier de Santé du Texas:

M. W. G. Van Vleck, Cher Monsieur, avis vous est donné que toutes restrictions de quarantaine seront levées contre les passagers, le fret et les articles de ménage venant de la Nouvelle-Orléans, à partir du 10 juin 1899.

Respectueusement, W. F. BLUNT, M. D., Officier de Santé.

UN DOCUMENT.

L'ARRESTATION

—DU—

CAPITAINE DREYFUS

Raconté par lui-même

Les notes secrètes que nous publions ont été écrites, au jour le jour, par Dreyfus pendant sa détention à la prison du Cherche-Midi en 1894.

Elles ont servi à sa défense devant le Conseil de guerre et les originaux en ont été annexés, par les soins de la défense, à son dossier. Ces notes manuscrites sont intéressantes à mettre sous les yeux de nos lecteurs.

NOTES

Ecrites en novembre et décembre 1894.

Le samedi 13 octobre, je reçus une lettre m'invitant à me trouver le lundi 15 octobre, à neuf heures du matin, au ministère, pour l'inspection générale.

J'arrive le lundi au ministère. On m'introduit dans le cabinet du chef d'état-major général. Là, je vois le commandant du Paty de Clam et d'autres personnes en civil que je ne connaissais pas. On me dit de m'asseoir à une table, le commandant du Paty se met à côté de moi, me regardant avec des yeux furibonds.

Je commence déjà à ne rien comprendre.

Puis le commandant m'invite à écrire une lettre sous sa dictée; je comprends de moins en moins.

Tout à coup il me dit: —Votre main tremble. —Moi, dis je, pas du tout, j'ai froid aux doigts.

Je continue à écrire de plus en plus ébahi. A peine ai-je fini, qu'il se lève, s'élançant sur moi et d'une voix tonnante:

—Au nom de la loi, je vous arrête. Vous êtes accusé du crime de haute trahison. Mon sang se porte violemment au cerveau. En même temps, deux individus en civil s'élançant sur moi et me fouillent. Je devenais fou, j'étais hagard. —Ou n'arrête pas un officier comme cela, m'écriai-je. Mettez-moi au moins le nez dans l'infamie que vous prétendez que j'ai commise. Je suis innocent, je suis victime d'une machination infernale.

—Les preuves sont accablantes, me répondit-on. Le Président de la République, le Conseil des ministres sont prévenus de votre arrestation.

Ce fut la fin pour ma raison; on m'interrogea, je ne sais plus ce que je répondais. Puis on m'entraîna en prison, conduit par le commandant Henry et un agent de la Sûreté.

Je divaguais complètement, je ne me rappelais rien, sinon que j'étais accusé de haute trahison. La mort m'eût été préférable, si je n'avais eu mon honneur à sauver.

En prison, on me mit au secret, au régime des prisonniers, en tête-à-tête avec mon cerveau. Dans les dix-sept jours qui suivirent, je subis plusieurs interrogatoires, dans ma chambre, à la prison, par l'officier de police judiciaire. Il venait vers le soir, avec son greffier, la tête dans les yeux, l'injure sur les lèvres, quand mon cerveau torturé n'en pouvait plus. Ah! tout ce que j'ai entendu dans ces jours tristes et sombres! Mon cœur tressaille encore.

Je ne savais pas la moitié du temps ce que je répondais; on me disait toujours:

—Vous êtes perdu, il n'y a que la Providence pour vous tirer de là.

Mais, dans mon cerveau brûlé par la fièvre, j'inventais roman sur roman pour expliquer une énigme que je ne pouvais pas déchiffrer, pauvre naïf que j'étais. —Je demandais toujours quelles étaient les preuves de l'accusation, mais on refusait de me les montrer.

Est-ce qu'un criminel on ne commence pas par montrer l'instrument de son crime, pour lui demander s'il le reconnaît? L'instrument de mon soi-disant crime, c'était une lettre; pourquoi ne me l'a-t-on pas montrée?

L'officier de police judiciaire et son greffier me firent dire tout ce qu'ils voulaient; je n'avais plus conscience de moi-même. Je ne croyais pas non plus qu'il fallait me défendre contre une accusation pareille.

Un soir, comme je demandais qu'on me dit enfin de quoi il s'agissait, le greffier me répondit: —Supposez qu'on trouve votre montre dans une poche où elle n'aurait pas dû être...

L'officier de police judiciaire acquiesça du geste.

Alors je compris que des documents à moi avaient été volés.

A usité voilà mon imagination en campagne; je me rappelai une longue correspondance que j'avais eue, pendant mon séjour au 2e bureau, avec le capitaine Hadamard au sujet de la préparation de l'école de guerre. «En même temps, me dis-je, on aura volé d'autres documents au 2e bureau.» Je me souvins d'une énote qui ne ferait que par une clef et qui ne possédait pas de cadenas à secret. Sur ces données, je bâtis un nouveau roman. Je croyais être sur la piste, ce n'était pas encore cela.

Je devenais fou d'indignation et de douleur.

Un jour, comme je lui disais: —Comment pouvez-vous croire que moi, Alsacien auquel les Allemands refusent tous les passeports, je puisse être un traître!

—C'était pour mieux cacher votre jeu, me répondit-il.

Un autre soir, l'officier de police judiciaire me dit: —On est sur la trace de vos complices, des arrestations sont imminentes; suivant les cas, vous

passerez devant la juridiction civile ou militaire. Je devenais littéralement fou; je me voyais enfermé dans une trame inextricable.

Un autre soir encore, l'officier de police judiciaire me dit: —Votre arrestation est secrète, et cependant elle est connue dans toutes les officines allemandes, elles tremblent, elles vous brûlent.

La nuit qui suivit fut la plus épouvantable de toutes. Je faillis me suicider, j'eus des heures d'égarément. Au milieu de la nuit, dans un moment de fièvre, je pris mes draps et je me préparai à me pendre aux barreaux de la fenêtre. Mais ma conscience vaillait; elle me dit: «Si tu meurs, tout le monde te croira coupable; il faut que tu viives, qu'il arrive, pour crier au monde que tu es innocent.»

Jamais homme au monde ne souffrit comme moi.

Autre note.

Mon cerveau se refuse parfois à comprendre une arrestation aussi arbitraire.

Comment! on peut ainsi arrêter un homme, perdre son honneur, déshonorer son nom et sa famille, le rendre fou, simplement parce qu'un expert déclare que son écriture est semblable à celle d'une lettre infâme; alors que cet homme a un passé irréprochable, une situation de fortune intacte! Personne ne l'a vu, personne ne l'a pris sur le fait. On l'arrête cependant et on lui jette à la figure, pour lui faire perdre complètement la raison: «Des charges accablantes pèsent sur vous!»

Pendant toute la durée de l'inspection de l'officier de police judiciaire, on lui dit: «Vous êtes perdu, rien ne peut vous sauver.» Enfin, après avoir gardé cet officier au secret pendant deux mois, après avoir tout fouillé, tout scrupuleusement, après avoir fait toutes les recherches, les charges accablantes disparaissent, —et hier, quand le commissaire du gouvernement m'apprit que je passerais en Conseil de guerre, il me dit:

«Les présomptions sont suffisamment établies pour votre mise en jugement.»

Avant, les charges accablantes du premier jour, le «Tout est perdu» des jours suivants ne devenaient plus, au bout de deux mois, que des présomptions!

Eh bien! je le déclare ici hautement: On a commis vis-à-vis de moi une infamie monstrueuse, une lâcheté sans nom. Je n'ai pas eu affaire à des instructeurs, j'ai eu affaire à des bourreaux!

Le chandelier du temple de Jérusalem.

Le Vaterland, de Lucerne, annonçait, il y a quelques jours, la découverte, dans le lit du Tibre, d'un chandelier hébraïque à sept branches. Ce chandelier serait, d'après le journal suisse, celui même qui ornait le temple de Jérusalem, et qui, rapporté à Rome après la prise de la ville sainte, figurait en 71 dans le triomphe de Vespasien et de Titus. Il est représenté dans les sculptures de l'arc élevé en l'honneur de Titus par le Sénat et le peuple.

Or, il résulte d'une lettre adressée à la Vieille, par M. Paul Allard, l'éminent archéologue chrétien, que le chandelier trouvé dans le Tibre ne peut être celui du temple de Jérusalem. Lors du sac de Rome, en 457, dit M. Allard, le célèbre candélabre fut enlevé par les Vandales avec les autres reliques du temple, et tout ce qui put être emporté de métaux précieux, y compris une partie de la voiture en bronze doré du temple de Jupiter Capitolin. Un des vaisseaux chargés des débris de Rome fut naufragé, mais en pleine mer et non dans le Tibre.

Mais les mois s'écoulaient. Sa taille se déformait de plus en plus. Son tint était plombé, ses yeux caves. Une flamme de fièvre, de fatigue, d'effroi, toujours y brillait. Des nuits entières se passaient sans sommeil.

—Vous ne sortez pas assez, madame, disait Ragon, vous tombez malade!

Et il enveloppait le corps d'Henriette d'un long regard soupçonneux.

Un jour il entra chez elle pour lui soumettre certaines pièces, et après avoir frappé à plusieurs reprises sans obtenir de réponse. Elle venait d'être frappée de syncope au moment même où, assise à sa table, elle écrivait à Frédéric les lettres où débordait son cœur, où s'exhalait son désespoir.

—Madame! madame! dit Ragon effrayé au premier moment. Elle ne répondit pas. Il mit la main sur le cœur.

—Un évanouissement... Rien à craindre...

Il n'appela personne. Et ses yeux, devenus tout à coup froids et durs, errèrent autour de lui dans cette chambre.

Le petit bureau où Henriette renfermait son secret d'amour était ouvert; des lettres étaient éparées sur la table; elle les

UNE LETTRE

SARCEY.

Un vénérable religieux a écrit à M. Paul de Cassagnac:

Paris, 17 mai 1899.

M le directeur de l'Autorité: A propos de votre bel article sur le pauvre Sarcey, je me permets de vous envoyer quelques détails, absolument inédits, mais dont je vous garantis la parfaite authenticité.

Au mois de novembre 1897, un jeune abbé séminariste, ayant lu, je ne sais où, quelques bonnes phrases du vieux critique rendant hommage à un missionnaire de l'Ecole normale — écrit à Sarcey pour le remercier de cet acte de courtoisie. Il en reçut immédiatement la réponse suivante, que j'ai copiée sur l'autographe:

Paris, 15 novembre (1897).

« Cher monsieur,

« J'ai été profondément touché de votre lettre, et vous remercie des sentiments de sympathie que vous m'y exprimez. « Je continuerai de faire consciencieusement jusqu'au bout la besogne de vulgarisateur, à laquelle je crois être propre. « Quand sonnera l'heure de l'adieu, je pense qu'on me saura gré d'avoir accompli ma tâche. « Je paraitrai devant le Seigneur, votre lettre à la main, et je lui dirai: Il fallait bien que je ne fusse pas tout à fait mauvais, puisque j'ai mérité qu'elle me fut écrite. « Je vous présente mes respects. « FRANCISQUE SARCEY. »

Enhardi par cette lettre, le jeune abbé fit deux visites à Sarcey dans le courant de décembre suivant. L'une de ces visites dura une bonne heure, pendant laquelle Sarcey appela son interlocuteur « mon cher enfant » et lui posa une foule de questions sur les missions catholiques. Il avait l'intention d'écrire un article sur ce sujet; il le promet et il ajouta qu'il ne dirait « que du bien ».

En le quittant, l'abbé lui offrit une petite médaille miraculeuse; Sarcey l'accepta de la meilleure grâce.

—Me promettez-vous, dit le visiteur, de la garder en souvenir de moi?

—Je vous le promets. Ce fait s'est passé il y a un an et quelques mois. Je vous le livre comme il me fut alors raconté par le jeune abbé, aujourd'hui prêtre.

Les Grandes Manœuvres en France.

On annonce que c'est à proximité de Vendôme qu'aura lieu, en septembre prochain, la revue présidentielle des troupes qui auront pris part aux manœuvres d'armée placées sous la haute direction du général Giovannelli. Ces troupes seront, comme l'on sait, les 5e et 7e corps d'armée, ainsi que les 1re et 6me divisions de cavalerie.

Le théâtre d'opérations sera celui même où le général Chanzy, en décembre 1870, a manœuvré avec la 2e armée de la Loire, entre Orléans et le Mans.

ces papiers... Il voulait les prendre, et une dernière crainte le retenuit. C'était un vol odieux... C'était un crime honneux, ça d'entrer ainsi de force dans le secret de cette âme...

Ses doigts s'agitaient nerveusement et froissaient les lettres... une à une... toute une vie était là... sous sa main... Il y a des secrets qui valent des fortunes par la puissance à laquelle ils condamnent les autres.

Il n'hésita plus... En une seconde il a tout fait disparaître dans sa poche...

Mais il faut qu'il explique cette disparition tout à l'heure...

Il jette dans le feu des journaux, des feuilles blanches, tout ce qui lui tombe sous la main, et il n'en reste bientôt plus qu'un amas de cendres noyées, le long desquelles serpentent de filigranes d'or rouge.

Au même moment, Henriette ouvre les yeux... Elle a sur le front un fardeau énorme... sur les yeux encore un voile épais, mais tout se dissipe enfin... elle se relève... elle reconnaît Ragon... elle se souvient... ses mains tremblantes glissent sur la table, à la recherche de la lettre qu'elle écrivait tout à l'heure, de toutes celles qu'elle avait relues, de tout son secret, de la vie de son âme, de sa honte!

Et elle ne trouve plus rien!... —Suis-je folle? qu'ai-je fait?

PIANOS MEILLEURES FABRIQUES, PRIX LES PLUS BAS, CONDITIONS LES PLUS FACILES. GRUNEWALD. 715 RUE DU CANAL.

TEMPERATURE

Table with columns: Direction, Force, etc. Du 9 juin 1899.

NAVIGATION FLUVIALE.

Table with columns: Destination, Date, etc. DÉPARTS DE BATEAUX À VAPEUR SAMEDI, 10 JUI 1899.

BULLETIN FLUVIAL.

Table with columns: Station, Niveau, etc. Nouvelle-Orléans, 9 juin 1899.

Table with columns: Station, Niveau, etc. STATIONS.

PRONOSTIC

Le Mississippi, au-dessous de Vicksburg, la rivière Atchafalaya, la rivière Rouge, immédiatement au-dessous de Shreveport, et la rivière Ouachita, à et au-dessous de Monroe, baisseront lentement.

Liste des navires partis pour la Nouvelle-Orléans.

Table with columns: Ship Name, Destination, Date, etc. NEW YORK, LIVERPOOL, etc.

Liste des navires dans le port.

Table with columns: Ship Name, Origin, etc. STEAMERS.

CHEMINS DE FER.

LOUISVILLE & NASHVILLE

Table with columns: Line, Arrival, Departure, etc. ARRIVÉE, DÉPART.

QUEEN & CRESCENT ROUTE.

Table with columns: Line, Arrival, Departure, etc. ARRIVÉE, DÉPART.

ILLINOIS CENTRAL.

Table with columns: Line, Arrival, Departure, etc. ARRIVÉE, DÉPART.

VAZOO AND MISSISSIPPI VALLEY ROAD.

Table with columns: Line, Arrival, Departure, etc. ARRIVÉE, DÉPART.

SOUTHERN PACIFIC COMPANY.

Table with columns: Line, Arrival, Departure, etc. ARRIVÉE, DÉPART.

TEXAS AND PACIFIC.

Table with columns: Line, Arrival, Departure, etc. ARRIVÉE, DÉPART.

EAST LOUISIANA RAILROAD.

Table with columns: Line, Arrival, Departure, etc. ARRIVÉE, DÉPART.

NEW ORLEANS, FORT JACKSON AND GRAND ISLE R. R.

Table with columns: Line, Arrival, Departure, etc. ARRIVÉE, DÉPART.

LOUISIANA SOUTHERN RAILWAY.

Table with columns: Line, Arrival, Departure, etc. ARRIVÉE, DÉPART.

QUEEN & CRESCENT ROUTE.

Table with columns: Line, Arrival, Departure, etc. ARRIVÉE, DÉPART.

ILLINOIS CENTRAL.

Table with columns: Line, Arrival, Departure, etc. ARRIVÉE, DÉPART.

VAZOO AND MISSISSIPPI VALLEY ROAD.

Table with columns: Line, Arrival, Departure, etc. ARRIVÉE, DÉPART.

SOUTHERN PACIFIC COMPANY.

Table with columns: Line, Arrival, Departure, etc. ARRIVÉE, DÉPART.

TEXAS AND PACIFIC.

Table with columns: Line, Arrival, Departure, etc. ARRIVÉE, DÉPART.

MAGASIN DU BON MARCHÉ.

313 Rue Royale, F. ADRIEN BÉJONNET, HORLOGER, BIJOUTIER JOAILLIER.

HUILE D'OLIVE FRANÇAISE.

Emballée en paquets de 1 douzaine litres, et de 2 douzaines demi litres. J. B. et A. Artaud, Frères, MARSEILLE.

W. A. GORDON.

AGENT POUR LE SUD. 500 Rue des Magasins.

Feuilleton

—DE—

L'Abéille de la N. O.

N° 8 Commencé le 1er Juin 1899

Mortel Outrage.

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JULES MARY.

PREMIÈRE PARTIE.

UN SOIR DE BATAILLE.

VII.

L'ENFANT QUI EST INNOCENT

DE TOUT.

(Suite.)

Elle y répondait... Ah! comme elle était fatiguée, harassée,

de cette vie à double rôle, à double visage! Et comme elles étaient froides, ses réponses!

C'est en vain qu'elle s'efforçait de donner à cet homme, — ne fût-ce que pour adoucir sa peine et son exil, l'espérance d'un peu plus d'amour lorsqu'il reviendrait, elle n'y parvenait pas. Des phrases banales, arides, trahissant son indifférence, tombaient de sa plume... Ce n'était pas sa faute!... Elle ne le pouvait!

Mais au milieu de cette vie effondrée, sans but, à l'aventure, surgissait l'effroyable crainte du retour de l'honnête homme!

Certes, elle n'aurait pas le courage d'attendre ce retour-là. Elle fuirait, redevenirait ce qu'elle était autrefois, une misérable livrée à tous les caprices de la vie et à tous les expédients d'une existence de pauvre.

Elle n'affronterait pas le mépris, la colère, les reproches de celui qui, à son retour, trouverait son foyer souillé...

Sa grossesse était pénible: la vie de recluse qu'elle menait l'affaiblissait beaucoup; elle n'y prenait pas garde.

Un seul auprès d'elle semblait le remarquer, du reste, et s'en inquiétait.

C'était Ragon, le régisseur... Elle retrouvait partout, maintenant, ce sourire faux, ces yeux doux, cette allure de reptile.

Trop absorbée, elle ne voyait rien, ne s'inquiétait de rien.

avait relues; sur la table aussi, une lettre inachevée.

Et Ragon, s'assurant que la jeune femme était toujours évanouie, alla fermer la porte pour ne pas être surpris et se pencha pour lire:

« Mon cher Frédéric, tu ne reviens pas. M'as tu donc oublié? Non, cela est impossible, car tu m'aimais trop. Mais tu souffres dans le mystère de la retraite que tu as choisie, et tu souffres seul! Pourquoi es-tu loin de moi? Pourquoi n'es-tu pas auprès de celle que ton abandon fera mourir et qui ne vie que parce que le devoir de sa maternité coupable et prochaine lui impose de vivre? »

La lettre s'arrêtait là. Ragon n'avait pas besoin d'en lire davantage. Il n'avait pas besoin, non plus, de lire toutes celles qui s'élevaient devant lui et qui étaient pleines des mêmes regrets, des mêmes douleurs.

Ses yeux exprimèrent une joie mauvaise. Et son regard, alternativement, alla de la table où gisaient les lettres au secrétaire où, sans doute, elle les cachait habituellement... pour se reporter ensuite sur la malheureuse toujours étendue et dont la taille trahissait clairement la faute commise.

Elle ne faisait pas le moindre mouvement.

Alors, il eut une hésitation bizarre, les mains tendues vers

ce papier... Il voulait les prendre, et une dernière crainte le retenuit.

C'était un vol odieux... C'était un crime honneux, ça d'entrer ainsi de force dans le secret de cette âme...

Ses doigts s'agitaient nerveusement et froissaient les lettres... une à une... toute une vie était là... sous sa main... Il y a des secrets qui valent des fortunes par la puissance à laquelle ils condamnent les autres.

Il n'hésita plus... En une seconde il a tout fait disparaître dans sa poche...

Mais il faut qu'il explique cette disparition tout à l'heure...

Il jette dans le feu des journaux, des feuilles blanches, tout ce qui lui tombe sous la main, et il n'en reste bientôt plus qu'un amas de cendres noyées, le long desquelles serpentent de filigranes d'or rouge.

Au même moment, Henriette ouvre les yeux... Elle a sur le front un fardeau énorme... sur les yeux encore un voile épais, mais tout se dissipe enfin... elle se relève... elle reconnaît Ragon... elle se souvient... ses mains tremblantes glissent sur la table, à la recherche de la lettre qu'elle écrivait tout à l'heure, de toutes celles qu'elle avait relues, de tout son secret, de la vie de son âme, de sa honte!

Et elle ne trouve plus rien!... —Suis-je folle? qu'ai-je fait?

que s'est-il passé?...

Alors elle regarda avec horreur l'homme qui est entré et qui reste froid et dur. Elle frémit de colère. C'est d'une voix vibrante qu'elle dit:

—Vous avez lu!... —Où! —Miserable!... De quel droit?

—Du droit qu'a tout honnête homme de sauver une femme qui se perd... Je vous ai trouvée évanouie... J'ai essayé de vous donner des soins, de vous ranimer... Le hasard a fait tomber mes yeux sur une lettre commémorée... C'était si grave, si foudroyant, que tout d'abord je ne vous pas croire... Quand je compris, je n'hésitai pas... Je brûlai toutes vos lettres. Regardez, madame, voici ce qu'il en reste. Oui, je les ai brûlées, et dissiez-vous me haïr, dissiez-vous me chasser, moi, ma femme et mon enfant, dissiez-je en être réduit à la misère, je crois avoir fait mon devoir... Oui, mon devoir, madame... en suppliant à jamais une imprudence qui pouvait vous trahir... une preuve que votre mari peut-être ait trouvée quelque jour... ces lettres, enfin, qui, si elles étaient tombées entre les mains de l'un de vos domestiques, si celui-ci était entré dans cette chambre tout à l'heure, vous eussent perdu pour toujours!...

Il ajouta avec douceur, pendant que ses yeux se mouillaient

de larmes.

—Remerciez Dieu, madame, que le confident forcé d'un pareil malheur, d'un aussi grave secret vous soit dévoué corps et âme.

Elle restait évanouie, dans un fauteuil.

Ce qu'il disait, cet homme, était vrai... mais il lui faisait peur...

Il s'en aperçut peut-être, car il se hâta d'ajouter:

—Seule, qu'auriez-vous fait pour cacher au monde votre faute — disons le mot: la naissance de cet enfant!... Vous n'avez donc pas songé qu'alors vous auriez besoin d'un ami?...

Il reprit avec élan:

—Où! madame, d'un ami, ne fût-ce que pour chercher, dans son cœur, les consolations qui vous manquent...

Son secret! son crime! sa honte! entre les mains d'un étranger!

Maintenant, elle n'était plus seule à se dire qu'elle était une misérable créature! Un autre aussi le savait!... Voilà ce qu'elle se disait, hélas!... —Sur votre honneur, vous me promettez le secret!... —Oh! madame, fit-il avec tristesse, me le demander, c'est presque une insulte.

—Que me conseillez-vous? Que faut-il que je